

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Un roman et son péché

Au nom du père et du fils de Francine Ouellette

Francine Ouellette. *Au nom du père et du fils*. Montréal, Éd. La Presse, 1984. 627 p.

Gilles Pellerin

Numéro 38, été 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39996ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Pellerin, G. (1985). Compte rendu de [Un roman et son péché : *Au nom du père et du fils* de Francine Ouellette / Francine Ouellette. *Au nom du père et du fils*. Montréal, Éd. La Presse, 1984. 627 p.] *Lettres québécoises*, (38), 16–17.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1985

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Un roman et son péché

Au nom du père et du fils

de Francine Ouellette

J'affirmais, deux pages plus tôt, dans la recension d'*Adrien de peine et misère*, que les formes littéraires contemporaines étaient soumises à une sorte de contamination mutuelle, une sorte de va-et-vient entre les genres, et que, par cela, on écrivait souvent des romans en guise de résistance au modèle éprouvé, de telle sorte que le roman *pur* «dès lors que vous suivez la production narrative avec assiduité, ne vous échoit que bien rarement». Il n'en fallait pas plus pour que le hasard des lectures me flanque le démenti le plus complet, un démenti de 627 pages, *Au nom du père et du fils*¹ de Francine Ouellette. Car il s'agit bien de cela, d'un «roman romanesque» — et je ne crains pas la tautologie! —, d'un roman qui n'a d'autre visée que de raconter une vaste histoire. Une vaste histoire pour un vaste pays: le Pays d'En Haut. Francine Ouellette dit ceci d'elle-même: «Je suis née le 11 mars 1947 à Montréal, d'une mère allemande et d'un père québécois natif de Mont-Laurier. Mon enfance a été nourrie des histoires de deux petits villages: l'un dans la douce Bavière et l'autre dans le rude pays de la colonisation des Hautes-Laurentides. [...] Passionnée d'histoire, j'entrepris des recherches sur les débuts de ma région et, surtout, j'écoutai parler les vieilles gens. Tranquillement, à travers mes recherches, germa le roman *Au nom du père et du fils* (p. 631).

Disons-le tout de suite: Francine Ouellette a écrit un roman qui défie toute tentative de résumé et elle l'a fait avec une impressionnante faculté de relance de l'action. J'imagine que *La Presse* en fera bientôt son feuilleton, ce qui est bien la meilleure chose qui puisse arriver à une oeuvre bien mal servie par sa couverture².

On n'attend pas d'un feuilleton une grande imagination formelle et *Au nom du père et du fils* s'en tient aux limites de l'attendu même si cela doit se traduire par des actions et des paroles emphatiques. C'est qu'il est question de l'ouverture d'un village au nord de Nominique au tournant du siècle et que ce pays il faut l'arracher à la forêt, à l'Indien (même s'il est seul contre la nation nouvelle) et à ses dieux. Cela n'est possible qu'au prix de l'intrigue, du viol, du racisme aveugle des foules crédules, des amours interdites, des violences continues. Les héros sont tabassés, victimes un temps de testament truqué, leur épilepsie est imputable à Satan, ils ont des yeux envoûtants et une *beauté étrange*. Un meurtre est-il commis qu'on relève des traces dans la neige comme le veut l'image d'Épinal de la recherche des coupables. L'action se déplace alternativement du village à la forêt, multipliant les périls à l'un et l'autre endroits, périls sociaux dans un cas et périls surhumains dans l'autre. Dans ce dernier cas, on pourra s'étonner de la surprenante promiscuité des bois, une promiscuité bien secourable pour les personnages en difficulté.

Il importe peut-être moins de relever les motifs dans le détail que de remarquer qu'ils sont assujettis à la volonté de faire de la colonisation (au sens où l'entendait le curé Labelle) un révélateur des êtres. De partout on est accouru pour repousser plus loin la frontière du possible, du viable, pour trouver un lieu originel où tout le monde serait égal, où l'habile menuisier, Honoré Villeneuve le bien nommé, serait... honoré à sa juste valeur. Mais ce lieu originel n'empêche pas les passions. Surtout, il ne peut exister que si l'on repousse les Amérindiens au

nord de leur Éden. Est-il besoin de préciser que tout cela constitue un théâtre de la moralité et que la vertu est exaltée, serait-ce au prix de l'opprobre dont se couvrent les vertueux?

Il est clair que les stéréotypes ne sont pas perçus ici comme des obstacles à la bonne menée du roman. Au contraire, ils servent à donner l'image la plus précise de la douleur, de l'injustice, de la passion et des rouages du destin, cela dans une rhétorique du superlatif. Ceci dit, le scénario est par moments très astucieux notamment quand il s'agit de prêter aux vilains des propos tendancieux et des attitudes manipulatrices. On se prend à flâner les coups du sort et à souhaiter que leur inéluctabilité soit déjouée, même si pour cela il faut soi-même échafauder des solutions parfaitement mélodramatiques!

Paradoxalement, le discours critique est tellement habitué à mesurer l'écart qui sépare un texte de la norme (du moins à l'aborder par les traits de différenciation) qu'un roman aussi prévisible qu'*Au nom du père et du fils* oppose une résistance par sa normalité même. Plusieurs raisons ont été avancées, et pas toujours glorieuses, pour expliquer qu'un roman classé TGV³ dans les grilles des libraires laisse la critique... interdite. La plupart du temps, elle doit admettre, à sa courte honte, que c'est bien fait, que *merde* c'est bien fait. Je sens d'ailleurs qu'il est temps que je coupe court à ces considérations qui n'ont que bien rarement servi la critique et l'épistémologie. Le stéréotype est là, palpable, et pourtant il se défile par son évidence même. D'un personnage je peux dire qu'il agit davantage selon la fonction qu'on lui a assignée que selon les ressorts de sa personnalité propre⁴ mais encore faudrait-il répertorier ces fonctions!



Francine Ouellette

Au nombre des prévisibilités figure la religion, une religion qui joue sur tous les tableaux, on dirait volontiers *sur tous les fronts* tellement l'entreprise cruciforme y met de l'opiniâtreté, par les soins des religieuses et du curé Plamondon. On ouvre un pays et on y transplante les damnés de la ville et des campagnes du sud, quelques idéalistes se joignent aux colons, bref on pourrait croire que l'égalité a des chances de réussite (d'autant plus que notre société est, aux dires des analystes et des politiciens, dépourvue de stratification sociale véritable et oppressive). La religion et ses représentants aux noirs oripeaux⁵ doivent donc mettre de l'ordre là-dedans. Et comme le noir sied bien au pouvoir...

Mais il y a plus que cela. Le curé est investi d'un rôle dramatique capital puisque dans un roman du Nouveau Monde, du pays à bâtir, des «victoires» sur la nature et des désillusions, la naissance et la mort sont particulièrement ressenties et que c'est l'homme de Dieu qui préside à l'alpha et à l'oméga. Bien sûr, cela débouche sur de peu sportifs accrochages avec le médecin du lieu dont les prétentions sont similaires aux siennes. La croix et le caducée sont parents, notamment dans les bonnes familles, c'est bien connu. L'avantage du curé est d'avoir accès aux consciences, par leur viol si nécessaire, et d'avoir aussi la main haute sur la sexualité et la reproduction, pouvoir dont fait largement usage Plamondon. Cela va de soi dans un système dramatique où la malignité est sans cesse tapie dans l'ombre (la soutane en est une dispensatrice généreuse — je parle de l'ombre), prête à bondir sur ses victimes, en l'occurrence les héros.

La religion est aussi dans notre société un véritable artefact, la pierre angulaire de notre histoire sociale, ce dont on se sert pour expliquer la spécificité et la survie de la nation. Francine Ouellette n'a pas cherché à s'éloigner de cette représentation classique de la religion, ce dont on peut juger par le titre cultuel qu'elle a donné à son roman de la survie dans ce qu'elle a de précaire et d'obstiné. À cette lecture qu'elle traduit dans les mécanismes propres à la narration, elle a ajouté un élément plus contemporain (à condition que l'on soit prêt à réadmettre Jean-Jacques Rousseau au nombre de nos contemporains), soit le débat entre la religion et la morale naturelle. Ce débat est incarné par Biche Pensive, la fille de Gros-Ours, légalement kidnappée par les religieuses et maquillée en Marie-Jeanne Sauvageau, puis par son fils Clovis (Small Bear).

Dans l'économie d'un récit parfois mélodramatique, l'omniprésence de la religion vient établir un système d'interdits qui s'ajoute au réseau d'embûches qui balise l'existence des protagonistes, telles la forêt, la rivière traîtresse, la maladie, la jalousie. Et de toutes, c'est elle, la religion, la plus efficace, puisque l'héroïsme ne suffit pas. L'enfer est au bout de la piste et contre cela on ne peut rien, sinon douter. C'est là une bien malséante défense. Ces interdits ont un nom terrible: *péché*. Je ne me rappelle plus avoir lu un livre où l'on faisait semblable dépense du mot. Les conversations en sont couvertes, même en l'absence des professionnels de l'identification de la chose que sont le curé et les nonnes. Il est vrai que les Pays d'En Haut portent depuis Claude-Henri Grignon l'empreinte littéraire du péché!

Dans sa cohérence, le roman privilégie les péchés liés à la sexualité, donc qui conduisent (enfant illégitime) ou ne conduisent pas (*empêcher la famille*) à la parturition, ce qui dans un roman de la colonisation (où la survie est liée à l'accroissement) représente la figure métonymique la plus éloquente. Bien sûr, on pourra jongler davantage avec la métonymie, questionner dans ses déboires le bâtard de Biche Pensive et du médecin du village et y voir une représentation symbolique de la colonisation. On aura peut-être réalisé là le vœu de Francine Ouellette. □



1. Francine Ouellette. *Au nom du père et du fils*. Montréal, Éd. La Presse, 1984, 627 p.
2. Les Éditions La Presse n'ont pas la même opinion puisqu'elles semblent vouloir créer une série illustrée par Louise Jacques, série qui donnait plus récemment *Avec l'argent des autres* de Michael Thomas.
3. *Très grande vente*. Comme pour le train français, on mise sur la *très grande vitesse*: vitesse de lecture, vitesse de mise en marché.
4. Amanda, l'épouse du docteur Lafresnière, est d'abord présentée comme la douce et souffreteuse fille du pâtissier quand il est utile d'opposer d'une manière quasiment manichéenne la bourgeoisie des Lafresnières à l'esprit de dévouement et à l'anticonformisme social du fils. Quand le docteur est mis en présence de Clovis, son fils illégitime, la bonne Amanda se mue sans transition en mégère bourgeoise incompatible avec le caractère qu'on lui avait jusqu'alors attribué.
5. Le curé est fréquemment appelé «robe noire» comme au temps de l'Histoire du Canada racontée aux élèves de la petite école.